



BRILL

---

A propos du "tokharien"

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 32, Livr. 4 (1936), pp. 259-284

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4527097>

Accessed: 05/02/2011 14:08

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

# A PROPOS DU “TOKHARIEN”

PAR

**PAUL PELLIOT**

---

Le problème du “tokharien” est un de ceux dont la solution importe le plus à la connaissance du passé de l’Asie Centrale, mais il est aussi un des plus difficiles à raison des contradictions que, dans l’état de nos connaissances, toute solution paraît impliquer. On ne peut procéder que par travaux d’approche successifs, où chacun profite des travaux de ses devanciers, et tâche à son tour d’ordonner ses propres remarques en un système provisoire dont il ne se dissimule pas la fragilité.

C’est ce que j’ai tenté de faire, pour ma part, dans un article *Tokharien et koutchéen* paru au *Journal Asiatique* de janvier—mars 1934, 23—106. Je le terminais par ces mots: “En tout cas, il est deux points sur lesquels je crois pouvoir me tenir solidement: la langue toχrī des colophons ouigours doit être le tokharien tardif que Hiuan-tsang a connu au Tokharestan, et la langue kūsān de ces mêmes colophons est la langue de Kučā”. M. H. W. Bailey, qui vient de publier sur le même sujet un article *Ttaugara* dans *Bull. of the School of Or. Studies*, VIII, 883—917, est d’accord avec moi sur ces deux conclusions; lui aussi insiste sur la nécessité d’aborder le problème en fonction des VII<sup>e</sup>—IX<sup>e</sup> siècles, et non d’après les textes grecs ou latins visant le début de l’ère chrétienne; son travail est d’ailleurs rempli de notions ou de vues importantes

et neuves; il est cependant quelques cas où je crois devoir formuler des réserves ou soulever des objections.

Formel sur l'identification du *toχrī* des colophons ouïgours avec la langue parlée et écrite dans le Tokharestan au VII<sup>e</sup> siècle, j'ai admis comme *working hypothesis*, à la suite de F. W. K. Müller et de MM. Sieg et Siegling, que ce tokharien était la "langue I, dialecte A" de Leumann. J'ai été ainsi amené à me demander si les indications de Hiuan-tsang sur l'écriture du tokharien pouvaient se concilier avec cette identification, et j'ai dit que peut-être il n'y avait pas à cela "de difficulté insurmontable". N'oublions pas que, depuis un quart de siècle, c'est de la langue I, dialecte A (et parfois B), que parlent les linguistes quand ils décrivent le "tokharien". M. Bailey estime ma concession "regrettable". D'après lui, l'écriture tokharienne est l'ancienne écriture grecque de Bactriane; et la langue I, dialecte A, qui n'aurait plus rien à voir avec le tokharien, serait la langue indigène de Qarašahr. Peut-être a-t-il raison. Il s'en faut cependant que le cas soit aussi clair qu'il lui paraît. A la base de son raisonnement, il y a un argument très fort: Hiuan-tsang parle de 25 lettres dans l'écriture du Tokharestan; or l'alphabet grec a 24 lettres, auxquelles on a ajouté en Bactriane un signe spécial pour noter š. Des monnaies attribuées aux Hephthalites emploient encore cette écriture. Enfin, von Le Coq a rapporté, de la région de Turfan, des portions d'un rouleau qu'il disait être "en une écriture sémitique cursive inconnue", mais que M. Junker dit être en écriture grecque; l'alphabet grec de Bactriane aurait donc bien servi de véhicule à une littérature qui aurait ainsi toute chance d'être le tokharien des colophons ouïgours. Il n'en reste pas moins étrange que nous trouvions à Turfan tant de mss. en langue I, dialectes A et B, pour un seul rouleau en écriture "grecque", alors que cette écriture grecque serait celle de la seule langue indo-européenne dont des colophons

nous disent jusqu'ici qu'elle a servi à la première école des traducteurs ouigours de Turfan. Et on s'étonnera également que les Ouigours de Turfan aient traduit la *Maitreyasamiti* de la langue du lointain Tokharestan, quand ils l'avaient dans la langue I, dialecte A, qui, elle, était parlée autour d'eux. Les autres arguments de M. Bailey ne valent pas grand' chose, par exemple quand il estime (p. 898) que la longue existence indépendante des deux royaumes de Kuci (= Kučā) et d'Agni (= Qarašahr) rend "almost unthinkable" qu'ils aient pu parler la même langue; il y a des siècles que la Suisse alémanique est séparée de l'Allemagne sans cesser de parler allemand. Mais il ne vaut pas de décider dans un sens ou dans l'autre avant d'avoir le rouleau de Turfan en "écriture grecque"; nous verrons bien alors dans quelle langue il est écrit, et si cette langue a laissé des traces dans les traductions ouigoures faites sur le toxrī, c'est-à-dire sur le tokharien du Tokharestan.

Pour l'histoire du nom des Tokhariens et du tokharien, M. Bailey fait intervenir avec raison le terme Ttaugara qui lui a fourni le titre de son article et qui se rencontre dans un des documents "śaka" de Touen-houang publiés par MM. F. W. Thomas et Sten Konow. Le rapprochement avec un mss. Stein l'amène à croire que ce Ttaugara devait se trouver non au Tokharestan comme l'a pensé M. Clauson, mais au Kansou, et par suite être relié aux *θαγοῦροι*, au *θαγοῦρον ὄρος* et à la ville de *θογάρα* de l'itinéraire de Maes Titianus. La ville de *θογάρα* a été considérée parfois comme identique à 甘州 Kan-tcheou, mais Ttaugara et Kan-tcheou ("Kaṃmicū", etc.) apparaissent tous deux dans les documents "śaka" et par suite ne se confondent pas. Toute étude sur l'histoire du nom des Tokhares et du Tokharestan devra tenir compte de ces éléments, et, si les rapprochements et identifications de M. Bailey se confirment, il est

important que le nom de Ttaugara = Tokhares ait survécu au Kansou jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle <sup>1)</sup>.

Aux pp. 887—890, M. Bailey étudie les formes sous lesquelles le nom des Tokhares et du Tokharestan nous a été transmis. Avant d'en venir à ce nom lui-même, je dois m'occuper brièvement d'un autre que M. Bailey fait intervenir incidemment dans son exposé, celui de  $\delta r w^{\prime\prime} n$ . M. Bailey le rétablit en \* $\theta r u w \bar{a} n$  ou \* $\delta r u w \bar{a} n$ , gr.  $\theta \rho \alpha \nu \alpha$ , et ajoute en note: "Pelliot's transcription \**darwān*, *Tokh.* 31, is naturally not acceptable." Je n'ai jamais rétabli  $\delta r w^{\prime\prime} n$  en \**Darwān*. Dans le passage indiqué, je reproduis une argumentation de S. Lévi où cette restitution est donnée pour Touen-houang =  $\text{Drw}^{\prime\prime} n = \theta \rho \alpha \nu \alpha$ ; comme ma citation avait un autre but, j'ai spécifié que je ne discuterais pas alors le cas de Touen-houang. Mais j'en parlerai volontiers ici. A la p. 893, M. Bailey dit: "In the east similarly the city name  $\theta \rho \alpha \nu \alpha$  Sogd  $\delta r w^{\prime\prime} n$   $\delta r w^{\prime\prime} n$  shows a fricative (the  $\theta$  of  $\theta \rho \alpha \nu \alpha$  and the Sogd.  $\delta$  together exclude

1) Toutefois je ne puis guère accorder créance à l'hypothèse de M. Bailey (pp. 885—886) selon laquelle le nom des 大月氏 serait à lire Ta-yue che, (et non Ta-Yue-tche ou "Grands Yue-tche"), Ta-yue étant la transcription du nom même des Tokhares, et che étant une suffixation chinoise, au sens de "clan"; l'orthographe subsidiaire avec 支 tche se justifierait aussi par le sens de "branche" de ce dernier mot. Mais la substitution de 支 tche à 氏 che (lu ici tche) semble d'ordre purement phonétique, et due à la prononciation spéciale de 氏 che dans ce nom (il y a également des formes en 氏 *té*; d'autre part, pour le nom de la khatun des Hiong-nou, on a une forme 焉提 *yen-t'i* à côté de 闕氏 *yen-che* ou *yen-tche*); che (tche) doit faire partie de la transcription du nom étranger. M. Bailey pense que Ta-yue-tche a pu être abrégé en Yue-tche, de même que 大宛 Ta-yuan (ou Ta-wan, le Feryāna) a été abrégé en Yuan (ou Wan); et on a un 小宛 Siao-Yuan à côté du Ta-yuan, comme on a des 小月氏 Siao-Yue-tche à côté des Ta-yue-tche. Nous connaissons en effet un cas de ce genre. Le nom des Arabes, 大食 Ta-che, est certainement une transcription de Ṭayyī, Ṭāzīr, et cependant des textes tardifs ont inventé un 小食 Siao-che. Il n'en reste pas moins vraisemblable que Ta-yuan est Ta-Yuan, le "Grand Yuan", et surtout que Ta-Yue-tche signifie bien "les Grands Yue-tche". Les Chinois ont toujours interprété de même Ta-Ts'in comme le „Grand Ts'in". Reste Ta-Hia, qui dut être originellement le "Grand Hia", bien qu'il ait pu subsidiairement devenir une transcription très approximative du nom même des Tokhares.

*t* or *t'*: in Chinese the name is 敦煌 *tuān γ<sup>w</sup>āng* and 屯皇 *d<sup>u</sup>ān γ<sup>w</sup>āng* with *t* and *d'*.)”

Nous disons Touen-houang parce que telle est aujourd'hui la prononciation usitée sur place aussi bien qu'en mandarin de Pékin; mais des gloses anciennes, sur lesquelles l'attention a déjà été appelée, spécifient que, dans ce nom, 敦 se lit *t'ouen* (*\*d<sup>u</sup>ān*); le chinois n'offre donc pas ici une alternance *t* et *d'*, et nous devrions ainsi, en principe, attendre une initiale sonore dans les autres transcriptions; malgré le grec *θροαυα*, M. Bailey admet d'ailleurs la double possibilité *\*θruwān* ou *\*δruwān* pour le sogdien *δru<sup>w</sup>ān*. Mais cette initiale est-elle nécessairement spirante? Je n'en suis pas convaincu. Ni le sogdien, ni le grec ne résolvent le problème. Le sogdien rendrait en *δ*- un *d*- initial indigène. Quant au grec, il est bien peu probable que les agents de Maes Titianus aient parlé directement avec les indigènes dans la langue du pays. Il leur a fallu un intermédiaire, et puisque les lettres sogdiennes retrouvées par Sir A. Stein nous ont confirmé que les Sogdiens étaient dès ce temps là les grands rouliers d'Asie Centrale, il est assez vraisemblable que la nomenclature grecque de la Chine occidentale se ressent de la prononciation sogdienne. Ce pourrait être le cas avec *θροαυα*, comme d'ailleurs avec *θαγούροι* et *θογάρω*, alors que le "śaka" a Ttagara et que, pour le Tokharestan lui-même, aucune transcription, pas même en grec, n'indique une spirante. Pour le reste, le sogdien suppose un groupe consonantique initiale à liquide, soit *\*δruwān* (? = *\*Druvān*); le chinois inclinerait plutôt à restituer *\*Durvān*; il serait assez vain de vouloir choisir tant que nous ne saurons pas avec plus de précision quelle langue on parlait alors dans l'Ouest du Kansou.

Les matériaux sont plus nombreux pour le nom du Tokharestan lui-même, mais ici il s'est glissé certaines erreurs dans le tableau de M. Bailey. J'avais donné les formes correctement; or lui-même

retranscrit “*t<sup>c</sup>uoχuâlâ*” pour 吐呼羅 et 吐豁羅, alors qu’il faut naturellement, comme je l’ai écrit, \*T<sup>c</sup>uo-χuo-lâ dans le premier cas et \*T<sup>c</sup>uo-χuât-lâ dans le second. L’erreur n’est pas sans conséquence quand M. Bailey discute de la seconde syllabe du nom. Pour cette seconde syllabe, toutes les transcriptions chinoises (quand elles ne sont pas des transcriptions du sanscrit Tukhāra) supposent une consonne sourde<sup>1)</sup> suivie d’un élément semivocalique ou vocalique labial. Selon M. Bailey, “the labial *ɥ* of the Chinese forms with *χuâ* is not elsewhere attested; on Syriac *thwrstn*, see below”. En effet, à la page suivante, il dit que, dans syr. *thwrstn*, la position du *w* est probablement “due to a tendency similar to that observable in Sogdian particularly in the later texts to traject the *w*. In Sogdian *δwχt-*, *δγwt-* is *δuxt* or *δvγd*, Mid. Pers. *duxt* “daughter”; et il ajoute en note que mon interprétation de la forme syriaque, *Tokh.*, 48, n. 1, est “inacceptable”. Ici encore, je maintiens ce que j’ai dit. Les cas de métathèse qu’invoque M. Bailey sont intéressants, et j’admets que son explication par exemple (p. 894) de sogd. *·yntkw̄t* par \**induk-t*, avec métathèse, rend mieux compte de la forme sogdienne que les tentatives antérieures ne l’avaient fait. Mais qu’entend-il par cette même “tendance” en syriaque? Veut-il dire qu’il s’agit d’un artifice purement graphique et que la notation syriaque est un simple calque d’une graphie sogdienne? C’est possible pour le syriaque, mais cela ne pourrait influencer les transcriptions chinoises, faites d’après les sons, non d’après la graphie. Quand, dès 500 environ, nous trouvons en chinois une transcription T’ou-hou-lo (\*T’uo-χuo-lâ), il faut que la prononciation

1) M. Bailey, renvoyant à *Un traité manichéen*, dit que 貨 *houo* (\*χuâ) est ambigu, car il transcrit aussi γā dans le nom du Faryāna. Dans cette note du *Traité manichéen*, il s’est produit en réalité une confusion entre 賀 *ho* (\*γâ) et 貨 *houo* (\*χuâ); c’est 賀 *ho* (\*γâ) qui entre dans la transcription de *barya* et de Faryāna. Je regrette que cette note, vieille d’un quart de siècle, ait trompé M. Bailey; mais les transcriptions chinoises supposent toutes -χ-, non -γ-, dans le nom du Tokharestan.

ait comporté une voyelle labiale dans la seconde syllabe, et je ne vois pas pourquoi il serait "inacceptable" que l'écriture syriaque — et avant elle l'écriture sogdienne — l'eût notée, tout comme le fait la graphie chinoise T'ou-hou-lo mal restituée en "t'uo $\chi$ uá $\lambda$ " par M. Bailey.

La langue I, dialecte A, cessant d'être le "tokharien", il fallait lui donner un nom. Celui de langue *ārsī*, qu'avait cru reconnaître M. Sieg, doit disparaître: M. Bailey en rend compte, d'une façon qui me paraît convaincante, comme étant simplement l'aboutissement en langue I d'un prâcrit \**ārśa* < skr. *ārya*. Comme la langue I, dialecte A, est spécifiquement, selon M. Bailey, la langue de Qarašahr, il propose de lui donner le nom de ce pays. A vrai dire, il repousse le nom de "karacharien" déjà mis en avant par S. Lévi, parce que ce nom turco-persan est trop moderne, et adopte Agni; dans tout son article, la langue I, dialecte A, est qualifiée de langue agnienne ("agnean").

Même si la langue en question était l'ancienne langue de Qarašahr, j'avoue que le nom de langue "agnienne" ne me séduit guère. Nous ignorons la vraie forme indigène de l'ancien nom de Qarašahr. En 1076, le dictionnaire turc de Kāšgarī, dont la nomenclature est assez riche pour qu'on y trouve déjà, entre Kučā et Turfan, un site aussi peu important que Bugur, ne donne aucun nom qui semble jusqu'ici désigner Qarašahr; peut-être la place (et l'ancien royaume) étaient-ils très déchés. A la fin du Moyen Age, le nom turc est Čalīš, remplacé à l'époque moderne par Qarašahr. Toutefois, une chose est bien certaine: Agni n'est pas une forme indigène, mais une sanscritisation, attestée dans des textes sanscrits, dans un texte "śaka" et chez Hiuan-tsang; mais devons-nous parler d'un dialecte "bharukien" ou d'un dialecte "navapien" parce que les noms "sanscrits" d'Aqsu et de la région du Lop étaient Bharuka et Navapa?



Quant au nom indigène, M. Bailey en reproduit, d'après M. Lüders, les diverses transcriptions chinoises p. 898, et part de l'une d'elles, 烏耆 Wou-k'i (\*Uo-g<sup>c</sup>ji), pour en tirer un original \*Okñi, adjectif dérivé de \*ok<sup>1</sup>), qui pourrait correspondre à koutchéen *auk*, "serpent", et être mis en rapport avec le nom de famille 龍 Long, "Dragon", des rois de Qarašahr (pp. 899, 916). Toutes ces spéculations sont à abandonner, car le nom de Wou-k'i n'a j'amaï existé. M. Bailey n'est d'ailleurs pas responsable d'une erreur qui est ici le fait de certains textes chinois. Voici comment la question se pose.

Dans les textes historiques chinois, le royaume qui correspond en gros à la région de Qarašahr porte, dès les Han, le nom de 焉耆 Yen-k'i (\*Iän-g<sup>c</sup>ji, peut-être = \*Ängi). Mais Hiuan-tsang, au VII<sup>e</sup> siècle, écrit 阿耆尼 A-k'i-ni (\*Â-g<sup>c</sup>ji-nji), que déjà Stanislas Julien songeait à restituer en Agni; c'est cette forme sanscritisée Agni que M. Lüders a le premier retrouvée dans les textes<sup>2</sup>). Watters avait autrefois proposé de reconnaître dans Yen-k'i un mot turc "*yanghi*" (lire *yanyin*), "feu", dont Agni serait la traduction régulière en sanscrit; mais *yanyin* est une forme de l'osmanli moderne, signifiant spécifiquement "incendie", et l'hypothèse "turque" de Watters, peu vraisemblable maintenant que nous connaissons la nature indo-européenne de la langue parlée au Nord du Tarim dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, a perdu son point d'appui principal depuis qu'il a fallu renoncer à une équivalence similaire \*Qum = Bālukā dans les anciens noms d'Aqsu (cf. *T'oung Pao*, 1923, 128). M. Lüders a écarté à bon droit *yanyin*, et admis que Yen-k'i devait être apparenté à Agni; après avoir examiné encore d'autres transcriptions du nom, il concluait

1) Aucune transcription du nom indigène ne montre cependant une finale *-ñi* ou *-ni*; Agni est une sanscritisation.

2) Lüders, *Weitere Beiträge.*, dans *Sitz. d. Pr. Ak. d. W.*, Ph.-hist Kl., 1930, 5—64.

(p. 32): "Le royaume d'Agni paraît ainsi avoir eu de tout temps un nom hindou". C'est ici que je vois les choses un peu autrement.

Les autres transcriptions du nom ancien de Qarašahr que M. Lüders faisait intervenir étaient 億尼 Yi-ni, 烏耆 Wou-k'i et 烏夷 Wou-yi.

La forme 億尼 Yi-ni (\*Iek-nji) se rencontre trois fois dans les listes de royaumes du *Candragarbha*, traduit en 566<sup>1)</sup>. S. Lévi, qui avait étudié ces listes en 1905, avait laissé le nom sans identification, mais je suis pleinement d'accord avec M. Lüders, vu l'ordre des énumérations, pour y reconnaître une autre transcription du nom du royaume de Yen-k'i ou Agni; on ne s'étonnera pas que, dans cette œuvre bouddhique, la transcription représente une forme sanscritisée.

Tandis que les textes historiques, dès les Han, ont régulièrement dans nos éditions Yen-k'i, les textes bouddhiques écrivent le plus souvent 烏耆 Wou-k'i (\*Uo-g'ji). Outre les textes où Wou-k'i a déjà été signalé par Watters (*On Yuan Chwang's Travels*, I, 46) et par Chavannes (*T'oung Pao*, 1905, 565), une note de la *Vie* de Hiuan-tsang dit que, pour A-k'i-ni, on disait anciennement 烏耆 Wou-k'i (avec une variante 鄔耆 Wou-k'i [\*Uo-g'ji]), et la même note (avec la même variante selon les mêmes textes) est jointe à la description d'A-k'i-ni dans les *Mémoires* (voir les notes de l'édition critique de Kyōto). Il semblerait donc qu'il y eût là vraiment deux transcriptions distinctes, Yen-k'i et Wou-k'i, et je l'ai admis autrefois, non sans hésitation, à la suite de Watters

1) Cf. *BEFEO*, v, 261, 263, 277, 284. Dans cet article, M. S. Lévi a dit que la traduction a été faite la 4e année *l'ien-l'ong*, et ajouté l'équivalence de 566; la 4e année *l'ien-l'ong* serait 568, mais, vérification faite, la source indiquée porte "2e année"; "4e" est donc une faute d'impression (de même que le "*l'ien-kong*" de Bagchi, *Le canon bouddhique*, 270). La deuxième fois (p. 277), Yi-ni est écrit 億尼 Yi-ni; peut-être est-ce une simple faute d'impression des éditeurs de Tōkyō; cela est sans importance d'ailleurs, car 憶 yi (\*iek) est absolument homophone de 億 yi (\*iek).

(*BEFEO*, V, 437)<sup>1</sup>). Je crois aujourd'hui à une solution différente, mais, avant de m'en expliquer, je voudrais discuter l'identification du 烏夷 Wou-yi (\*Uo-i) ou 隗夷 Wou-yi (\*Uo-i [?])<sup>2</sup> de Fa-hien, dont le cas est apparenté à celui de Wou-k'i.

C'est Watters qui a proposé le premier d'identifier le Wou-yi de Fa-hien à Yen-k'i, c'est-à-dire Qarašahr; Legge (*The travels of Fâ-hien*, 14) n'a fait que suivre Watters, dont l'opinion reparait, toujours comme une simple probabilité, dans *On Yuan Chwang's Travels*, I, 46. Chavannes (*T'oung Pao*, 1905, 564) s'est prononcé pour Qarašahr. Dans *JA*, 1913, II, 341, S. Lévi a estimé que les indications sur l'itinéraire de Fa-hien se comprenaient mieux si on identifiait Wou-yi à Kučā, et son opinion a fait hésiter M. Lüders (p. 31). Je crois au contraire que l'identification à Qarašahr s'impose. Il a en effet échappé à S. Lévi que le *Che-che si-yu ki*, décrivant le cours du Tarim, dit que le fleuve traverse successivement les royaumes de 屈茨 K'iu-ts'eu (Kučā), de 隗夷 Wou-yi<sup>3</sup>) et de 禪善 Chan-chan, puis se jette dans la mer de Lao-lan (Lop-nōr); cf. la citation qui a été conservée par le *Chouei king tchou* et reproduite par Chavannes dans le *T'oung Pao*, 1905, 564. Le Wou-yi, nommé à côté de Kučā, ne peut être Kučā, et le royaume de Yen-k'i était précisément situé entre Kučā et le royaume de Chan-chan. Je considère donc comme établi que le Wou-yi est Yen-k'i, Qarašahr.

Watters (*China Review*, VIII, 115) a dit que le caractère 隗 *wou* ne se trouvait dans aucun autre ouvrage; en apparence, ce ne

1) J'ai cité là, d'après Watters, une orthographe 隗者 Wou-k'i (\*Uo-g'ji), mais je ne l'avais jamais rencontrée dans les textes; on la trouvera plus loin dans une note de K'o-hong.

2) Le caractère 隗 n'est pas donné dans les dictionnaires; je l'ai lu en prononciations moderne et ancienne théoriques d'après sa phonétique.

3) On verra bientôt qu'il y a des réserves à faire sur cette orthographe; mais de toute manière il s'agit du "Wou-yi" de Fa-hien.

serait pas tout à fait vrai. D'abord le caractère est employé dans le *Chouei king tchou* quand cet ouvrage cite Fa-hien (cf. *T'oung Pao*, 1905, 564), et, d'après un passage que j'ai reproduit plus haut, le *Chouei king tchou* paraît l'employer également dans une citation empruntée au *Che-che si-yu ki*; mais on verra plus loin que, dans les deux passages, 僞 *wou* est dû à une correction. Il n'en est que plus remarquable que les auteurs des *yin-yi* n'aient jamais glosé le caractère inconnu que Fa-hien aurait employé. Bien plus, S. Lévi a déjà fait remarquer que, dans ses gloses sur Fa-hien, Houei-lin (爲, X, 103b) n'écrit pas 烏夷 *Wou-yi* ou 僞夷 *Wou-yi*, mais 焉夷 *Yen-yi*; la leçon est garantie par sa glose phonétique sur le premier caractère, qui se prononce, selon lui, 謁 *ye* [\**ɣwt*] + 乾 *k'ien* [\**g'ɣän*], c'est-à-dire *yen* (\**ɣän*); pour plus de détails, il renvoie aux gloses qu'il a données antérieurement sur le nom à propos des *Mémoires* de Hiuan-tsang. Ainsi, en 817, le texte de Fa-hien que connaissait Houei-lin écrivait 焉夷 *Yen-yi*; nous allons retrouver des leçons analogues dans les *yin-yi* de 可洪 *K'o-hong*, achevés en 940. K'o-hong, commentant le voyage de Fa-hien, donne successivement les deux gloses que voici (爲, V, 31b):

“僞夷<sup>1)</sup>. Le premier caractère se prononce 於 *yu* [\**ɣ'wo*] + 建 *kien* [\**k'ɣvn*] (= *yen* [\**ɣvn*])<sup>2)</sup>. La forme correcte est 僞 *yen* (\**ɣvn*); on a aussi la leçon 鄔 *yen* (\**ɣvn*).

1) Ceci se transcrirait normalement *Kie-yi* (\**G'iat-i*), mais K'o-hong prononce autrement le premier caractère, qu'il estime à bon droit fautif; il n'est pas sûr toutefois que, dans l'édition originale des *yin-yi* de K'o-hong, on ait eu vraiment 僞 *kie*, et non pas un caractère anormal, différent de *kie*, et que les éditions successives y ont ramené; on sait que nous n'atteignons les *yin-yi* de K'o-hong que par la reproduction de Tōkyō de l'édition de Corée, et l'édition de Corée est plus récente qu'on ne l'a pensé longtemps.

2) Nos restitutions ne sont pas basées sur la prononciation tardive de K'o-hong; de là des anomalies dans les restitutions, comme par exemple \**ɣvn* au lieu que plus haut nous avons \**ɣän*.

“**僞夷** <sup>1)</sup>. Le premier caractère se prononce **於** *yu* [<sup>\*</sup>*i<sup>w</sup>o*] + **建** *kien* [*k<sup>i</sup>ɔn*] (= *yen* [<sup>\*</sup>*iɔn*]). On a aussi la leçon **僞** <sup>2)</sup>. **鄢** se prononce en outre **於** *yu* [<sup>\*</sup>*i<sup>w</sup>o*] + **悞** *hien* [*χ<sup>i</sup>ɔn*] (= *yen* [<sup>\*</sup>*iɔn*]) <sup>3)</sup>. En outre le caractère **偈** [*k<sup>i</sup>e*] <sup>4)</sup> est peut-être fautif pour **偃** *yen* (<sup>\*</sup>*iɔn*). Les *yin* [-*yi*] du **川** Teh'ouan <sup>5)</sup> donnent **烏** [*wou*; <sup>\*</sup>*uo*] qu'ils prononcent **鳩** *wou* (<sup>\*</sup>*uo*); c'est une leçon fautive; ou peut-être est ce pour **焉** *yen* (<sup>\*</sup>*iɔn*).”

Ainsi K'o-hong, lui aussi, n'admet que Yen-yi dans le texte de Fa-hien, avec des graphies d'ailleurs diverses; et s'il a rencontré, dans une seule glose, une forme Wou-yi, il la rejette comme incorrecte.

En glosant sa leçon **焉夷** Yen-yi du texte de Fa-hien, Houei-lin a dit s'être exprimé plus en détail sur le nom à propos des *Mémoires* de Hiuan-tsang. Là, en effet, nous trouvons la note suivante (**爲**, X, 46b):

“**阿耆尼國** (Royaume d'A-k'i-ni). C'est le premier royaume à l'Ouest des deux déserts. **耆** *k'i* [<sup>\*</sup>*g'ji*] se prononce **祇** *k'i* (<sup>\*</sup>*g'jie*). Anciennement, on disait **嬰夷** Ying-yi (<sup>\*</sup>*ĭang-i*) <sup>6)</sup>, ou encore

1) K'o-hong ne glose que le premier caractère; la prononciation normale de l'ensemble est Yen-yi (<sup>\*</sup>*ĭen-i*), car le premier caractère n'est qu'une graphie vulgaire de **僞** *yen*.

2) L'édition de Tōkyō donne ici le même caractère que la première fois; il est vraisemblable que K'o-hong indiquait une des deux fois la forme correcte **僞** *yen*.

3) Je suppose qu'il manque un mot **作** *tso*, et que le mot **又** *yeou*, “en outre”, a été interverti; on aurait alors: “Il y a aussi la leçon **鄢** qui se prononce...”

4) Ici, comme plus haut, le mot **偈** *k<sup>i</sup>e* n'est peut-être pas la leçon primitive de K'o-hong.

5) Je ne sais ce que K'o-hong entend par **川音** *tch'ouan yin*; j'ai supposé qu'il s'agissait d'un *yin-yi* antérieur au sien et qui aurait été composé au Sseu-tch'ouan, mais c'est une simple hypothèse. Le *K'ang-hi tseu-tien* cite assez souvent, principalement dans la section *pou-yi*, des formes tirées du **川篇** *tch'ouan p'ien*, mais ce titre abrégé désigne probablement une œuvre beaucoup plus récente que celle de K'o-hong, encore que je ne l'aie pas identifiée.

7) Je ne sais où Houei-lin a pris cette forme de Ying-yi.

烏夷 Wou-yi (\*Uo-i), ou encore 烏耆 Wou-k'i (\*Uo-g'ji) . . .<sup>1)</sup>"

On notera immédiatement une particularité de cette note. Non seulement le nom usuel et officiel de Yen-k'i n'y apparaît pas, mais on n'y retrouve pas non plus la forme même de Yen-yi à propos de laquelle Houei-lin y a renvoyé. D'une façon générale d'ailleurs, aucun texte ne mentionne côte à côte la forme Wou-k'i et la forme Yen-k'i. Comment peut-on rendre compte d'un silence aussi singulier? A mon avis, une seule explication est possible, c'est que Wou-k'i n'a jamais existé, pas plus d'ailleurs que Wou-yi, et que tous les textes bouddhiques qui paraissent donner l'une ou l'autre de ces formes ont été altérés systématiquement; mais tous les auteurs anciens ont dû écrire les uns Yen-yi, les autres Yen-k'i.

Pour le prétendu Wou-yi de Fa-hien, le cas est relativement clair. A l'exception d'une leçon isolée que K'o-hong dénonce chez un de ses prédécesseurs, et qui aurait donné 隗夷 Wou-yi, Houei-lin en 817 et K'o-hong en 940 ne connaissent que des leçons Yen-yi. Aucun d'eux d'ailleurs, dans leurs variantes multiples, ne mentionne encore la leçon 隗夷 Wou-yi des éditions des Song et des Ming, ni même la leçon 烏夷 Wou-yi de l'édition de Corée. A vrai dire, 隗夷 Wou-yi se retrouve à deux reprises dans des passages du *Chouei king tchou* que Chavannes a invoqués en 1905 (cf. *supra*, p. 268), l'un de ces passages étant une citation du voyage même de Fa-hien, et l'autre étant emprunté au *Che-che si-yu ki*, qui en est sensiblement contemporain. Mais c'est que Chavannes a suivi l'édition du *Chouei king tchou* donnée par 趙一清 Tchao Yi-ts'ing en 1754, et où le texte a été corrigé. Dans la citation de Fa-hien, le *Chouei king tchou*, tel que le donnaient les éditions des Ming, avait la leçon

1) La suite n'a plus de rapport avec les noms de Yen-k'i.

évidemment fautive 烏帝 Wou-ti; un éditeur de la fin des Ming a fait remarquer en note que le texte original de Fa-hien portait 𠵹夷 Wou-yi, et Tchao Yi-ts'ing a introduit cette correction dans son édition<sup>1)</sup>. Naturellement, ces corrections sont sans valeur quant à la leçon originale du *Chouei king tchou*, et elles ne valent même pas pour la leçon originale de Fa-hien, car elles ne font que suivre le texte de Fa-hien donné par l'édition chinoise courante du *Tripitaka* publiée sous les Ming; nous admettrons que 烏帝 Wou-ti est altéré de 烏夷 Wou-yi, sans d'ailleurs vouloir prétendre par là que Wou-yi était vraiment la leçon du *Chouei king tchou* tel que Li Tao-yuan l'a rédigé au commencement du VI<sup>e</sup> siècle. Quant au 𠵹夷 Wou-yi de la citation du *Che-che si-yu ki*, c'est une correction de Tchao Yi-ts'ing, toujours basée sur la leçon que le *Tripitaka* des Ming donne pour Fa-hien; mais toutes les éditions anciennes du *Chouei king tchou* ont 烏夷 Wou-yi (cf. l'éd. de Wang Sien-k'ien, 2, 10a). Mais puisque, sous les T'ang, la leçon courante du texte de Fa-hien était 焉夷 Yen-yi, nous admettrons également que, dans les citations de Fa-hien et du *Che-che si-yu ki*, un Yen-yi primitif que donnait correctement Li Tao-yuan a été corrigé en Wou-yi par des éditeurs postérieurs aux T'ang, sous l'influence de la fausse leçon Wou-yi qui, dès la fin des T'ang, commençait de s'introduire dans le texte original de Fa-hien.

Que la leçon primitive de Fa-hien ait été Yen-yi et non Wou-yi, c'est ce dont la graphie 𠵹夷 Wou-yi des éditions des Song et des Ming me paraît rendre un témoignage indirect. Le caractère 𠵹 *wou* n'existe pas, et n'est glosé nulle part ni dans les *yin-yi* de Hiuan-ying, ni dans ceux de Houei-lin et de

1) Cf. l'éd. de Wang Sien-k'ien, 2, 7a.

K'o-hong<sup>1)</sup>. Il n'est pas relevé non plus dans le 龍龕手鏡 *Long-k'an cheou-king* où le bonze 行均 Hing-kiun a recueilli en 997 tant de caractères rares, en particulier ceux qui se rencontraient dans le *Tripitaka*. Il est invraisemblable que Fa-hien ait créé un tel caractère, ou même que des manuscrits anciens de son récit l'aient adopté. Mais 僞 *yen* existe, et c'est précisément une des leçons que K'o-hong a connues; il ne me paraît pas douteux que le prétendu 僞夷 Wou-yi soit altéré de 僞夷 Yen-yi, de même que 烏夷 Wou-yi l'a été de 焉夷 Yen-yi, et 烏耆 Wou-k'i de 焉耆 Yen-k'i.

Mais, dira-t-on, 烏夷 Wou-yi et 烏耆 Wou-k'i existent, puisque ce sont même les seules formes indiquées par Houei-lin quand il glose les *Mémoires* de Hiuan-tsang. Je prétends au contraire que ces mêmes gloses de Houei-lin fournissent l'argument le plus fort pour établir que Wou-yi et Wou-k'i n'existent pas. Qu'on en juge plutôt. Dans ses gloses sur Fa-hien, Houei-lin ne connaît que Yen-yi, dont la lecture et la prononciation sont garanties par une glose phonétique en *fan-ts'ie*; et il renvoie pour plus de détails à ses gloses sur les *Mémoires* de Hiuan-tsang. On s'attend donc à trouver à nouveau Yen-yi dans ces gloses, et cependant on

1) Il ne faut pas confondre le prétendu 僞 *wou* avec 僞, que les dictionnaires considèrent comme une forme vulgaire de 裊 *niao* (ou *jao*), et que j'ai rencontré par exemple dans le 翻梵語 *Fan fan yu* (éd. du *Tripit.* de Taishō, vol. 54, p. 1011).

Le même mot 僞 *niao* (ou *jao*) se retrouve encore en un autre passage du *Fan fan yu*, comme une traduction du nom du mont 伽闍 K'ie-chō (Gaja) du *Buddhacarita* (cf. Beal, *The Fo-sho-hing-tsan-king*, p. 244, et le *Fan fan yu* dans *Trip.* de Taishō, 54, 1043), mais c'est probablement une faute pour 像 *siang*, altéré lui-même de 象 *siang*, "éléphant" (pour la confusion graphique de 鳥 *niao* et de 象 *siang*, cf. Arousseau, dans *BEFEO*, XII, IX, 61—62). On sait que les interprétations du *Fan fan yu* sont souvent fantaisistes, mais surtout la tradition du texte est lamentable, et l'édition récente du *Tripitaka* de Taishō est loin d'indiquer les innombrables corrections qui s'imposent même à un examen superficiel. Je soupçonne d'ailleurs qu'à la p. 1011, le prétendu *niao* ou *jao* est aussi fautif pour *siang*, „éléphant”.



n'y rencontre que Wou-yi sans que d'ailleurs ni Houei-lin, ni aucun autre donne jamais une glose phonétique garantissant le *wou* de ces deux noms. Que s'est-il donc passé? Ceci très simplement : Une mauvaise leçon 烏 *wou* s'était substituée à 焉 *yen* dans quelques manuscrits où il était question de Yen-yi et de Yen-k'i; nous avons vu que cette faute apparaissait sporadiquement au début du X<sup>e</sup> siècle, en tout cas avant 940. A un moment donné, sous les Song du Nord, des éditeurs "savants" ont cru que cette leçon fautive était la bonne et ils l'ont généralisée, dans les gloses de Houei-lin sur Hiuan-tsang comme ailleurs. Par bonheur, les gloses de Houei-lin et de K'o-hong sur Fa-hien étaient protégées par des prononciations précises en *fan-ts'ie* qui imposaient Yen-yi; c'est ce hasard qui les a empêchées d'être également altérées par les correcteurs.

La confusion graphique de 焉 *yen* et de 烏 *wou* est assez facile, même dans l'écriture ordinaire, et il serait aisé d'en citer des exemples. En voici un que j'emprunte au *Tripitaka*. Dans le 義足經 *Yi tsou king* (Nanjiō, n<sup>o</sup> 674), traduit au III<sup>e</sup> siècle, on ne trouve que dans l'édition de Corée la leçon correcte 尼焉 *Ni-yen* (\*Nji-ïän), transcrivant une forme prâcrite de Nirgrantha, au lieu que les éditions des Song, des Yuan et des Ming ont la forme fautive 尼烏 *Ni-wou* (*Tripit.* de Tôkyō, 宿 V, 61a). En réalité, l'écriture des Six dynasties, des T'ang et même des Song facilitait la confusion<sup>1)</sup>. C'est ainsi que les éditions usuelles du *Tripitaka*, en indiquant la glose jointe sur A-k'i-ni aux *Mémoires* mêmes de Hiuan-tsang, écrivent "anciennement, on disait Wou-k'i", avec la forme correcte du caractère 烏 *wou*; mais les érudits qui

1) Cette confusion s'est produite même dans des textes bien plus modernes. C'est ainsi que toutes les éditions anciennes du *Ying-yai cheng-lan* de Ma Houan (XV<sup>e</sup> siècle) écrivent *tou-li-wou* [烏] le nom du durion (mal. *duriyan*; cf. *T'oung Pao*, 1933, 401). Seul un mas. retrouvé récemment donne l'orthographe correcte *tou-li-yen* [焉].

ont publié l'édition critique de l'Université de Kyōto, suivant scrupuleusement leur meilleure source, donnent ici une forme anormale 焉 qui peut presque aussi bien s'interpréter par 焉 *yen* que par 烏 *wou*.

La confusion de *yen* et de *wou* dans le nom de Yen-k'i est d'ailleurs illustrée par un exemple tout récent. J'ai rapporté des grottes de Touen-houang un manuscrit du récit de voyage du pèlerin Houei-tch'ao; le passage de Houei-tch'ao au Turkestan chinois est de 725; le manuscrit est probablement du IX<sup>e</sup> siècle, et l'ancien nom de Qarašahr y apparaît deux fois dans les dernières lignes. En le transcrivant à Touen-houang même, j'avais écrit 焉者 Yen-k'i, et c'est aussi la lecture qui a été adoptée, indépendamment de ma transcription demeurée inédite, par ceux qui ont publié et commenté le texte, M. Lo Tchen-yu, T. Fujita, et même M. Takakusu en 1915 dans son 大日本佛教全書 *Dai-Nihon Bukkyō zensho*, sect. 遊方傳叢書 *Yuhō-den sōsho*, vol. 1, p. 60. Mais dans le vol. 51 du nouveau *Tripitaka* de Taishō, p. 979, M. Takakusu, rééditant le même texte de Houei-tch'ao, imprime deux fois 烏者 Wou-k'i, sans autre remarque. Dans le manuscrit (voir le facsimile dans Haneda et Pelliot, 燉煌遺書 *Tonkō isho*, 1<sup>re</sup> série), le premier caractère est écrit en réalité 焉. Si on se reporte au 金石文字辨異 *Kin-che wen-tseu pien-yi* de Hing Tchou (éd. du *Tsiu-hio-hiuan ts'ong-chou*, 2, 17a, et 4, 11b) ou au 碑別字 *Pei pie tseu*, 1, 16b, et 2, 5a, et au 碑別字補 *Pei pie tseu pou*, 2, 3b, on verra que la forme en question, pour l'époque des T'ang, est plutôt une forme de 焉 *yen* que de 烏 *wou*, et je ne doute pas qu'il faille lire Yen-k'i dans le manuscrit de Houei-tch'ao. Mais on comprend, par ce qui vient de se passer sous nos yeux, comment une leçon originale Yen-k'i s'est altérée

en Wou-k'i dans de nombreux textes bouddhiques à partir du X<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>).

Une altération du même ordre, qui cette fois n'a pas prévalu, paraît s'être produite d'ailleurs de très bonne heure dans le nom d'un autre royaume ancien du Turkestan chinois <sup>2</sup>). Le *Ts'ien-Han chou* (96 A, 4 a) connaît, dans le Sud-Ouest du Turkestan chinois, un pays de 烏秣 Wou-tch'a (\*Uo-d'ca). Dans la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle, Yen Che-kou donne à son sujet la glose phonétique suivante: "Maître 鄭 Teheng dit: 'Wou-tch'a se prononce 晏頰 Yen-na (? \*An-nja ?)' <sup>3</sup>). [Moi, Yen] Che-kou, [je] dis:

1) Comme autres exemples de flottement entre Yen-k'i et Wou-k'i, je puis indiquer les suivants: 1°. Dans le texte de Wou-k'ong, le *Tripitaka* de Taishō (51, 980) adopte Wou-k'i, mais indique en note une variante Yen-k'i; 2°. Dans le texte des *Mémoires* de Hiuan-tsang, à propos de A-k'i-ni, Agni, la glose, dans le texte actuel, a Wou-ki, qui se retrouve dans le passage correspondant du *Che-kia fang-tche*, mais les compilateurs du *T'ou-chou tsi-tch'eng*, en reproduisant le texte de Hiuan-tsang et la note, ont imprimé Yen-k'i; en outre, le passage correspondant du *Fo-tsou t'ong-ki* (ch. 32), à propos de A-k'i-ni, a modifié la glose des *Mémoires* en faisant intervenir le *Ts'ien-Han chou*; mais, alors que, dans le *Tripitaka* de Meiji (致, IX, 34b), le *Fo-tsou t'ong ki* dit de A-k'i-ni que "le *Han chou* l'appelle Wou-k'i", sans indication de variante, le *Tripitaka* de Taishō, sans indiquer non plus aucune variante, porte (49, 314): "Le *Han chou* l'appelle Yen-k'i".

2) Les exemples d'incertitudes dans l'orthographe correcte des noms anciens du Turkestan chinois sont assez nombreux; il y en a un cas presque célèbre et que je discuterai ailleurs: c'est celui de 金滿 Kin-man (cf. Chavannes, *Doc. sur les Toukine*, p. 338), qui est écrit parfois 金蒲 Kin-p'ou dans le *Heou-Han chou* (cf. Chavannes, dans *T'oung Pao*, 1907, 169 et 225).

3) Le caractère 晏頰 ne se trouve pas dans les dictionnaires, et je l'ai lu d'après sa phonétique; en citant le commentaire de Yen Che-kou, le commentaire de 676 du *Heou-Han chou* (118, 4a) écrit 鷄 yen (\*an), et c'est aussi ce dernier caractère qui est employé dans le même passage de Yen Che-kou quand il est cité par le *K'ang-hi tseu-tien* (s. v. 烏 wou); il est possible que la forme donnée aujourd'hui à deux reprises dans le *Ts'ien-Han chou* soit une faute des éditions modernes. Une autre hypothèse serait que 鷄 yen eût été substitué à 晏頰 par une correction savante, et après que 晏頰, qui n'existe pas, se fut introduit par altération graphique dans le texte de Yen Che-kou en place d'un troisième caractère qui serait la forme originale (on pourrait songer à 頰 ngo [\*át et parfois \*án]), mais il faudrait alors supposer que l'altération du caractère original s'était déjà produite un demi-siècle après l'achèvement du

*Wou* se prononce comme — *yi* [ $*\dot{y}\dot{e}t$ ] + 加 *kia* [ $*ka$ ] (= *ya* [ $*\dot{y}a$ ])<sup>1</sup>); *tch'a* se prononce comme 直 *tche* [ $d'^c\dot{y}\dot{e}k$ ] + 加 *kia* [ $*ka$ ] (= *tch'a* [ $*d'^ca$ ])<sup>2</sup>). Si on prononce vite, le son ressemble à *yen-na*, mais ce n'est pas là la prononciation correcte." Le "Maître Tcheng" (鄭氏) que cite Yen Che-kou était l'auteur de gloses sur le *Ts'ien-Han chou*, aujourd'hui perdues; il vivait au IV<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>). Nos restitutions de prononciations anciennes, qui valent pour le VI<sup>e</sup> siècle, ne s'appliquent pas strictement à son époque, mais jamais 烏 *wou* ( $*uo$ ) n'a pu être homophone de 晏 *yen* ( $*an$ ); au contraire, ce *yen* ( $*an$ ) est très voisin de 焉 *yen* ( $*\dot{y}än$ ). Je pense donc que la glose de Maître Tcheng s'explique par un manuscrit où il lisait non pas 烏 耗 *Wou-tch'a* ( $*Uo-d'^ca$ ), mais \*焉 耗 *Yen-tch'a*

commentaire de Yen Che-kou, puisqu'on a déjà 晏 烏 *yen* en 676 dans la citation de Yen Che-kou que fait le commentaire du *Heou-Han chou*; c'est possible (cf. le cas dans la note suivante), mais tout de même moins vraisemblable.

1) Yen Che-kou semble ainsi indiquer pour *Wou-tch'a* une prononciation *Ya-tch'a* qui est tout à fait surprenante. Cette prononciation spéciale *ya* de 烏 *wou* a été recueillie sous les Song dans le *Tsi yun* et le *Lei p'ien*, d'où elle a passé dans le *K'ang-hi tseu-tien* et jusque dans le *Ts'eu-yuan*; mais toujours elle n'est citée que pour le nom du royaume de *Wou-tch'a* (qui serait à lire *Ya-tch'a*), et en fin de compte le point de départ est toujours la glose de Yen Che-kou. Je crains bien qu'il y ait là simplement une faute ancienne dans le texte de Yen Che-kou, et que 加 *kia* ne se soit introduit dans la glose du *wou* de *Wou-tch'a* que parce qu'il figurait cinq caractères plus loin dans la glose du *tch'a* de ce même *Wou-tch'a*. Quant au caractère auquel 加 *kia* se serait substitué dans la glose du mot *wou*, il est plus difficile de le déterminer avec certitude; peut-être était-ce 如 *jou* ( $*\dot{y}\dot{z}\dot{y}wo$ ) ou 奴 *nou* ( $*nuo$ ), ou comme on le verra plus loin 胡 *hou* ( $*\gamma uo$ ), en tout cas un caractère qui, combiné en *fant-s'ie* avec — *yi*, donnait la prononciation normale ou presque normale de *wou* ( $*uo$ ). En ce cas, comme on a également la glose de *wou* par — *yi* + 加 *kia* dans le commentaire du *Heou-Han chou* (118, 4a), qui cite Yen Che-kou, nous devrions admettre que cette citation a subi une correction "savante" d'éditeur après que la leçon fautive *kia* se fut introduite dans le texte même de Yen Che-kou; mais les exemples de ces corrections savantes ne sont pas très rares.

2) Si *tche* + *kia* donne *tch'a* et non  $*tcha$ , c'est parce qu'il s'agit d'un mot au *p'ing-cheng* et à ancienne initiale sonore.

3) Cf. les indications que donne Yen Che-kou dans la postface de son commentaire du *Ts'ien-Han chou*.

(\**Ĵän-d'ä*). Ce n'est pas d'ailleurs la seule altération que ce nom de Wou-tch'a ait subie. Alors que le *Ts'ien-Han chou* écrit 烏耗 Wou-tch'a, le *Heou-Han chou* actuel (118, 4a) orthographie 烏耗, ce qui devrait en apparence se prononcer Wou-hao, car le caractère 耗 ne se lit que hao (\**χäu*) et exceptionnellement mao (\**mäu*). Le commentaire de 676 se borne toutefois à reproduire, sans autre observation, la note de Yen Che-kou, qui implique une prononciation *tch'a* du second caractère; seulement, dans cette citation de Yen Che-kou, le commentaire du *Heou-Han chou* substitue 耗 (hao) à 耗 *tch'a*, si bien que c'est le mot qui se lit généralement hao que Yen Che-kou paraît prononcer *tch'a*<sup>1)</sup>. Les érudits des Song ne s'en sont pas tenus là, et une note de 劉敞 Lieou Tch'ang (1019—1067), jointe à la notice de Wou-tch'a dans le *Ts'ien-Han chou*, dit qu'il faut corriger dans ce nom 耗 *tch'a* en 耗 (hao). Tout ceci est évidemment indéfendable. Les gloses phonétiques de Maître Tcheng et de Yen Che-kou ne peuvent s'appliquer qu'à 耗 *tch'a* et non à 耗 hao. Mais j'irai plus loin, et j'ajouterai que le texte du *Heou-Han chou* que le commentateur de 676 a eu sous les yeux devait, lui aussi, fournir encore la leçon correcte *tch'a*. On ne peut expliquer autrement sa citation de Yen Che-kou sur la prononciation *tch'a* du second caractère. Mais, après 676, une mauvaise leçon 耗 hao s'est substituée à 耗 *tch'a* dans le texte même du *Heou-Han chou*. Il y avait désormais désaccord entre le texte du *Heou-Han chou* et le commentaire qui reproduisait la glose phonétique de Yen Che-kou sur 耗 *tch'a*; un éditeur "intelligent", accordant plus de crédit au texte qu'au commentaire,

---

1) Chavannes, qui a fait état de cette note du commentaire de 676 (*T'oung Pao*, 1907, 175), n'a pas remarqué que le prétendu "*Ts'ien chou yin yi*" est simplement le commentaire de Yen Che-kou au *Ts'ien-Han chou* et que tout le passage est de Yen Che-kou, non du commentaire de 676, mais que celui-ci, au moins dans le texte actuel, y substitue tacitement 耗 à 耗.

a alors remplacé 秣 *tch'a* par 耗 *hao* dans ce commentaire; pour échapper à une contradiction, il a abouti à une absurdité<sup>1)</sup>.

En définitive, je considère comme pratiquement sûr qu'il ne faut pas parler de formes Wou-yi et Wou-k'i qui auraient coexisté vraiment avec des formes Yen-yi et Yen-k'i, et, vu l'autorité plus grande des textes historiques, vu aussi que nous avons des gloses phonétiques qui attestent Yen-yi ou Yen-k'i, mais aucune (sauf celle dénoncée en 940 par K'o-hong) qui confirme Wou-yi ou Wou-k'i, il serait presque certain *a priori* que c'est Yen-k'i qui s'est altéré graphiquement en Wou-k'i dans les textes bouddhiques, et non pas un Wou-k'i primitif qui serait devenu Yen-k'i, par faute de texte, dans les œuvres historiques. Nous n'en sommes pas moins heureux, malgré tout, d'avoir des documents remontant matériellement aux Han et où le nom de Yen-k'i et non Wou-k'i apparaît: c'est le cas pour deux fiches des Han recueillies par Sir A. Stein (cf.

1) Le nom du royaume de Wou-tch'a des Han, qui devait, de par nos restitutions théoriques, être quelque chose comme \*Uḡa, serait mieux assuré si on devait y reconnaître aussi le 烏 鞞 Wou-cha de Hiuan-tsang, comme l'a cru Chavannes (*BEFEO*, III, 398, et *T'oung Pao*, 1907, 175); mais M. Herrmann a combattu cette identification (dans Sven Hedin, *Southern Tibet*, VIII, 19, 36, 451) par des arguments qui me paraissent valables; et d'ailleurs le Wou-cha de Hiuan-tsang, \*·Uo-ṣat, est phonétiquement assez loin de Wou-tch'a (\*·Uo-d'ʿa, \*Uḡa). Je restitue \*·Uo-ṣat sur la foi des gloses de Houei-lin (爲, X, 49 b); ce n'est pas la prononciation la plus usuelle du caractère 鞞 ou 鞞, qui est *chai* (\*ṣai). On remarquera que Houei-lin, qui a correctement lu Wou-cha en glosant le texte même des *Mémoires* de Hiuan-tsang, a au contraire écrit (*ibid.*, X, 52 a) 烏 餒 Wou-tch'o (\*·Uo-t'ṣi'wät) en glosant le texte parallèle de la *Vie* (ch. 5); toutes les éditions de la *Vie* ont cependant ici Wou-cha comme dans les *Mémoires*; par ailleurs la glose phonétique de Houei-lin, par 川 *tch'ouan* [t'ṣ'ṣ'wän] + 劣 *lie* [l'ṣ'wät] (= t'ṣ'ṣ'wät), prouve bien qu'il a réellement glosé Wou-tch'o et non Wou-cha; nous en concluons seulement que le manuscrit de la *Vie* sur lequel Houei-lin travaillait au début du IX<sup>e</sup> siècle donnait ici une mauvaise leçon. Enfin, pour le Wou-cha des *Mémoires*, Houei-lin dit que c'est un mot "hou" (胡), au lieu qu'en glosant son Wou-tch'o (fautive pour Wou-cha) de la *Vie*, il le donne comme un mot "fan" (梵). Au temps de Houei-lin, la distinction de *hou*, "iranien", et de *fan*, "hindou", était faite régulièrement; Houei-lin, bien que d'origine kachgarienne, a été embarrassé pour qualifier ces noms du Turkestan chinois qui avaient souvent été hindouisés, et on voit qu'il n'a pas toujours été ferme dans ses opinions.

Chavannes, *Doc. chinois découverts par Aurel Stein*, n<sup>os</sup> 930 et 934). En outre, peut-être peut-on proposer, à titre hypothétique, un rapprochement auquel Watters avait déjà songé (*On Yuan Chwang's travels*, I, 48). Alors que le *Heou-Han chou* (118, 8a; cf. *T'oung Pao*, 1907, 208) met la capitale du royaume de Yen-k'i à la "ville du Fleuve du Sud" (南河城 Nan-ho-tch'eng"), le *Ts'ien-Han chou* (96B, 6b) la nommait 員渠 Yuan-k'iu (\*Ji<sup>w</sup>än-g<sup>w</sup>o), et ce nom se retrouve dans le *Pei che*, 97, 5b (d'où il a passé dans l'actuel *Wei chou*, 102, 3b)<sup>1)</sup>. Le mot *yuan* est prononcé 于 *yu* [\*j<sup>u</sup>ü] + 權 *k'iuan* [\*g<sup>w</sup>ä<sup>w</sup>än] (= *yuan* [\*j<sup>w</sup>ä<sup>w</sup>än]) dans le commentaire de Yen Che-kou, si bien que sa prononciation nous est garantie; quant à 渠 *k'iu*, il apparaît dans d'autres noms du Turkestan chinois mentionnés par le *Tsien-Han chou* (96b, 4b, 6b), tels que 渠犁 K'iu-li et 番渠 P'an-k'iu. Il n'est pas impossible que Yuan-k'iu (\*Ji<sup>w</sup>än-g<sup>w</sup>o)<sup>2)</sup> soit une autre transcription du même nom qui est représenté par Yen-k'i (\*Jän-g<sup>w</sup>ji) et que le royaume ait été appelé du nom de sa capitale<sup>3)</sup>.

Ainsi nous avons, pour le royaume de Qarašahr, un nom Yen-

1) Sur Yuan-k'iu, cf. aussi Chavannes, *Doc. sur les Tou-kiue*, 7.

2) Sur le timbre particulier de ces finales en <sup>o</sup>ä<sup>w</sup>o, qui leur a valu souvent d'être transcrites par -i dans les écritures étrangères sous les T'ang, cf. *T'oung Pao*, 1929, 221-225.

3) Sous l'influence du prétendu Wou-yi de Fa-hien, Chavannes avait encore proposé d'identifier à Yen-k'i, c'est-à-dire à Qarašahr, le pays de 烏纏 Wou-tch'an où le Kachemirien Vimalākṣa se réfugia lors de la chute de Kučā en 384 (*T'oung Pao*, 1905, 565; le texte, que Chavannes citait d'après le *Tcheng-yuan sin-ting che-kiao mou-lou* [ch. 35], se trouve antérieurement dans la biographie de Vimalākṣa du *Kao seng tchouan*, 致, II, 9b [où l'édition de Corée a seulement 焉 Yen, en face du Wou-tch'an des trois autres; nouvel exemple de la confusion entre 焉 *yen* et 烏 *wou*], et dans le ch. 3 du *K'ai-yuan che-kiao lou*). Mais la même orthographe Wou-tch'an est citée à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle par Wou-k'ong comme une des transcriptions d'Uḍḍiyana (*JA*, 1895, II, 348), et il est très naturel que Vimalākṣa, fuyant les envahisseurs venus de l'Est, soit d'abord retourné vers l'Inde; l'opinion de M. Bagchi (*Le Canon bouddhique en Chine*, 339) qu'il se réfugia "vers les pays orientaux" n'est appuyée par aucun texte et a peut-être été amenée par l'identification proposée par Chavannes pour Wou-tch'an. Pour une époque à peine postérieure à Vimalākṣa, j'ai d'ailleurs relevé encore une autre mention du nom de Wou-tch'an, écrit avec les mêmes caractères. On lit dans le *Tch'en chou* (2, 2a); "[La 1<sup>re</sup> année *yong-ting*, le 10<sup>e</sup> mois,] au jour *keng-tch'en* (21 novembre

k'i (\*Jän-g<sup>ci</sup>ji) qui apparaît dès avant l'ère chrétienne et reste en usage jusque sous les T'ang; peut-être faut-il lui rattacher également Yuan-k'iu (\*Ji<sup>wän</sup>-g<sup>ci</sup>wo); vers l'an 400, nous rencontrons une

557), un édit impérial prescrivit de sortir la dent du Buddha dans la Demeure de la Mère Tou (? 杜姥宅 Tou-mou-tchai), d'y réunir les quatre catégories (de fidèles, 四部 *sseu-pou*) et d'y organiser une grande assemblée sans obstacle (無遮大會 *wou-tchö ta-houei*; sur *wou-tchö*, qui n'est pas une transcription comme on le dit généralement, cf. *T'oung Pao*, 1929, 184—185). [L'empereur] Kao-tsou sortit en personne du faubourg pour lui rendre hommage. Originellement, le défunt directeur des moines (僧統 *seng-t'ong*) des Ts'i (479—501), 法獻 Fa-hien, avait obtenu cette [dent] dans le royaume de 烏纏 Wou-tch'an, et elle resta constamment dans le temple Supérieur de 定林 Ting-lin (Ting-ling chang-sseu). A la fin de la période *l'ien-kien* des Leang (502—519), elle fut conservée par le *śramaṇa* 慧興 Houei-hing du Temple 慶雲 K'ing-yun (K'ing-yun-sseu) du 攝山 Chö-chan. Quand Houei-hing fut sur le point de mourir, il la confia à son frère cadet 慧志 Houei-tche. A la fin de la période *tch'eng-cheng* (552—554), Houei-tche l'envoya secrètement à (l'empereur) Kao-tsou. Arrivé à ce moment-ci (c'est-à-dire le 21 novembre 557), on la sortit (c'est-à-dire on la montra)." Je ne veux pas entreprendre ici une étude sur les "dents du Buddha", qui demanderaient toute une monographie; une d'entre elles avait été apportée en Chine par une ambassade persane de 530 (cf. Yule et Cordier, *Marco Polo* 3, II, 330; De Groot, *Der Thūpa*, 27); une autre avait existé à Nagarāhāra (Hiuan-tsang, *Mémoires*, I, 97); il n'y a aucune chance pour que Fa-hien ait obtenu sa relique à Qarašahr, et l'Uḍḍiyana est la localisation la plus naturelle, confirmée par l'emploi du nom, trois siècles plus tard, chez Wou-k'ong. De Groot (*Der Thūpa*, 27) a déjà traduit la majeure partie de ce texte, mais a combiné le titre de *seng-t'ong* et le nom de Fa-hien en un pseudo-"T'ong-fa"; il a parlé du "buddhistisches Kloster oberhalb Ting-lin", alors que le Temple Ting-lin est peut-être le plus connu des temples bouddhiques chinois à la fin du VI<sup>e</sup> siècle (cf. *T'oung Pao*, 1920, 268); enfin, au lieu de Wou-tch'an, il a transcrit "Ö-tin (Hö-tin, Chotên)", ce qui est à tous points de vue indéfendable. Wou-tch'an est \*·Uo-d'cian. [Au dernier moment, je retrouve une mention du Wou-tch'an apparentée à la précédente, et dans un texte qui n'aurait pas dû m'échapper: c'est la biographie de 法獻 Fa-hien insérée dans le *Kao-seng tchouan* de 519, ch. 13 (*Tripit.* de Tōkyō, 致, II, 73a). Fa-hien, qu'il ne faut pas confondre avec le pèlerin bien connu 法顯 Fa-hien antérieur d'un demi-siècle, s'était fixé en 439 au Temple Supérieur de Ting-lin. Désireux de suivre l'exemple du pèlerin Tche-mong, il partit de Nankin pour l'Occident en 475, traversa le Sseu-tch'ouan, passa par le territoire des 芮芮 Jouei-jouei (= Jouan-jouau, Avar) et arriva à Khotan. Plus à l'Ouest, la route des Ts'ong-ling était coupée, et Fa-hien revint de Khotan, rapportant des textes et des reliques, dont une dent du Buddha. Pour plus de détails sur ce voyage, l'auteur du *Kao-seng tchouan* renvoie à un "récit spécial" (別記 *pie-ki*), qui doit être le récit du voyage de Fa-hien, mais ne nous est pas connu autrement. La biographie continue en disant que la dent du Buddha se trouvait d'abord dans le royaume de 烏纏 Wou-tch'an, d'où elle vint dans le pays des



variante Yen-yi (\*Īān-i)<sup>1)</sup>; une forme de date inconnue Ying-yi (\*Īāng-i) est trop peu assurée pour entrer en ligne de compte. A côté de quoi, un texte traduit du sanscrit en 566 écrit Yi-ni (\*Īak-nji), et des documents postérieurs à cette date fournissent en sanscrit le nom Agni, fidèlement reproduit dans le A-k'i-ni (\*Ā-g<sup>ci</sup>ji-nji) de Hiuan-tsang. Devons-nous en conclure, avec M. Lüders, que ce royaume "paraît ainsi avoir eu de tout temps un nom hindou"? Je ne le crois pas. Il me semble bien plus naturel d'admettre que, dans Yen-k'i et Yen-yi, nous avons affaire au nom indigène; c'est ce nom indigène qui, par analogie phonétique, aura été sanscritisé en Agni, et cet Agni à son tour est retranscrit en chinois dans le Yi-ni de la traduction chinoise de 566 et dans le A-k'i-ni de Hiuan-tsang. C'est de même que le nom indigène

Jouei-jouei, et du pays des Jouei-jouei au pays des Leang. C'est Fa-hien qui la rapporta à la capitale, mais il n'en dit rien, lui rendant secrètement un culte pendant quinze ans; son existence fut révélée à la suite d'un rêve impérial, vers 490. Fa-hien mourut en 497 ou très peu avant. Avec son collègue 玄暢 Hiuan-tch'ang, il fut enterré sur le versant méridional du Mont 鍾 Tchong; son disciple le fameux 僧祐 Sengyeou dressa près de sa tombe une stèle dont l'inscription fut rédigée par le célèbre lettré 沈約 Chen Yo. La dent du Buddha obtenue par Fa-hien dans les "pays d'Occident" se trouvait alors au Temple Supérieur de Ting-lin. En 522, elle fut enlevée par des gens armés, et son sort ultérieur est inconnu. Comme on le voit, le dernier épisode doit être une interpolation sensiblement postérieure à l'achèvement du *Kao-seng tchouan* en 519, mais antérieure à la réapparition de la dent vers 554. Par ailleurs, il ne semble pas que Fa-hien, qui n'avait pas franchi les Ts'ong-ling, soit allé lui-même au pays de Wou-tch'an si celui-ci est bien, comme je le vois, l'Uḍḍiyana; mais précisément la biographie de Fa-hien dans le *Kao-seng tchouan*, qui s'appuyait sur le "journal" du religieux, dit seulement que la dent venait du Wou-tch'an, mais non que Fa-hien l'avait obtenue là lui-même. Cf. aussi d'ailleurs les biographies de Saṅghabhadra et de Dharmamati au ch. 6 du *K'ai-yuan che-kiao lou*.]

1) La différence entre 焉者 Yen-k'i et 焉夷 Yen-yi se retrouve dans d'autres transcriptions; c'est ainsi que, pour le nom du maître hérétique Ajita, on connaît une transcription 阿夷頭 A-yi-t'eu (\*Ā-i-d<sup>ci</sup>əu) à côté de celle plus usuelle de 阿耆多 A-k'i-to (\*Ā-g<sup>ci</sup>ji-tā); cf. le dictionnaire d'Oda Tokunō<sup>6</sup>, 11; le *Fan fan yu* (*Trip.* de Taishō, 54, 1014) indique en outre 阿夷哆 A-yi-to (\*Ā-i-tā). Ces notations différentes tiennent surtout à des différences dialectales dans la prononciation des noms non chinois. Fa-hien gardait beaucoup de transcriptions faites sur des formes dialectales assez altérées; c'est ainsi qu'il transcrit le nom du 𑀅𑀲 Asita par 阿夷 A-yi (\*Ā-i).

de Kučā a été sanscritisé en Kuci, que le nom indigène de Khotan a été sanscritisé en \*Gostana et que le nom indigène du Lop a été sanscritisé en \*Navapa. Si j'y insiste, c'est qu'il me paraîtrait dangereux, par delà des dénominations sanscrites qu'on tiendrait pour primitives, de mettre à l'origine de ces royaumes du Turkestan chinois une colonisation venue de l'Inde. Les royaumes préexistaient, avec leurs noms indigènes; mais ces noms ont été sanscritisés quand, converti au bouddhisme, le Turkestan chinois a subi l'influence du monde hindou.

Ces explications, pour longues qu'elles soient, étaient nécessaires afin de débarrasser des textes chinois anciens de fautes graphiques invétérées<sup>1)</sup>; accessoirement, elles écartent le \*Okni de M. Bailey et tout ce qu'il a tenté d'en tirer.

Je voudrais ajouter une dernière remarque. Nous usons, pour la restitution des transcriptions chinoises anciennes, de prononciations anciennes qui valent pour le VI<sup>e</sup> siècle environ; mais nous ne devons pas nous en dissimuler le caractère assez conventionnel; c'est ainsi qu'une prononciation ancienne \*-uo peut rendre un -u ou un -o étrangers, mais ne suppose en soi aucun élément de diphtongue. Même quand il s'agit de transcriptions, je suis d'avis de faire précéder ces prononciations anciennes de la prononciation moderne, qui est seule assurée. Mais surtout il me paraîtrait déplorable de voir utiliser ces prononciations anciennes théoriques, et elles seules, pour des noms historiques purement chinois. M. Bailey écrit "宋雲 *suong jiuən*", "慧生 *ɣi<sup>w</sup>ei sɔng*", etc., au lieu de "Sung Yün", "Hui-sheng", etc. C'est là une complication sans aucun avantage, et elle procède du même principe qui rend pratiquement inutilisable le livre *Die Hunnen* de de Groot.

1) Je ne vois pas qu'aucun érudit chinois ou japonais ait discuté la question de la faute graphique Wou-yi et Wou-k'i pour Yen-yi et Yen-k'i. Wou-k'i est encore gardé comme la forme correcte dans un article spécial du *Tōhō gakuō*, I (1931), 208, et on le retrouve dans l'Index du *Chouei king tchou* publié dans la série des *Yin-tō* de l'Université Yen-ching.

Dans le présent article, où je n'aborde pas le fond du problème, j'ai voulu surtout préciser quelques points où je n'étais pas d'accord avec M. Bailey. Mais je tiens, en terminant, à redire tout l'intérêt d'un travail qui abonde par ailleurs en renseignements excellents, tels qu'un maître de l'iranisme pouvait seul les grouper.

Dans mon article de 1934, j'ai étudié un nom commun à la langue parlée au début de notre ère à Qarašahr et à celle parlée à Kučā, à savoir \*Čäkri ou \*Čägüri, signifiant peut-être "tour de garde", et j'ai montré qu'il avait dû être emprunté en ouïgour sous la forme *čäkür* et au sens dérivé de "flèche de stūpa". Je voudrais compléter mon argumentation sur deux points:

1° J'ai dit (pp. 92—93) que, dans les transcriptions chinoises de ce mot ou de ce nom, il fallait lire assez probablement 柘 *tchō* (\*t'šja) même quand nos textes donnent 拓 *tche* (\*t'šjäk), et j'ai cité quelques exemples de transcriptions où entre cette dernière forme. J'en ai trouvé de nouveaux depuis avec 柘 *tchō*, par exemple 旃柘摩那 *Tchan-tchō-mo-na*, Cincamanā, dans les voyages de *Fa-hien*, ou 嚧柘那 *Lou-tchō-na*, *Locana*, dans 爲, VI, 1a; c'est donc bien 柘 *tchō* (\*t'šja) qui doit être la bonne leçon dans le nom des temples 柘厥 *Tche-kiue* (lire *Tchō-kiue*) = \*Čäkür, que *Wou-k'ong* mentionne à Kučā à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle.

2° Les textes que j'ai cités nous montraient le nom de \*Čägüri et plus tard \*Čäkür à Qarašahr et à Kučā, puis le mot *čäkür*, "flèche de stūpa", à Turfan. Un mss. de Stein, datant des T'ang, et qui a été étudié par M. Haneda, nomme, comme station de garde (烽 *fong*) dans la région de Na-tche (*Lapčuq*, à l'Ouest de *Qomul*), un 東柘厥 *Tong-Tchō-kiue*, ou "Tchō-kiue Oriental". Je ne suis pas en mesure de dire si ce poste, certainement un \*Čäkür, devait son nom à l'ancien sens de "tour de garde" qui par suite aurait aussi passé en ouïgour, ou s'il y a ici une allusion à un *stūpa*.